

Mise en ligne : 30 janvier 2019.
Dernière modification : 6 août 2023.
www.entreprises-coloniales.fr

Raymond SALLÉ, Hanoï grossiste, chantre de la Révolution Nationale

Marie *Raymond* Gotlieb SALLÉ
Né à Mosnac-sur-Seugne (Charente-Inférieure), le 21 octobre 1895.
Domicilié à Freetown (Sierra-Léone) en 1915.
Employé Berthet, Charrière et Garriguenc à Haïphong, le 27 nov. 1920.

Ninh-Binh
SOCIÉTÉ AGRICOLE DE CHO-GANH
Société anonyme
(*Annuaire général de l'Indochine française*, 1925, p. I-67)
www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Agricole_de_Cho-Ganh.pdf

Café — Riz — Thé — Maïs — Noix de bancouliers — bétail.
MM. le Dr LE ROY DES BARRES, administrateur délégué, Cho-ganh par Ninh-binh ;
[SALLÉ, administrateur-directeur de l'exploitation.](#)

CHARRIÈRE, DUFOURG, GARRIGUENC et Cie
(*Annuaire général de l'Indochine française*, 1925, p. I-82)
www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Charriere-Dufourg-Garriguenc.pdf

Import — Export — Assurances.
Siège social à Saïgon, succursales Haïphong, Hanoï
Bureau d'achat à Paris, 1, cité Paradis.
MM. CHARRIÈRE, associé, Paris ; DUFOURG, associé, Paris ; GARRIGUENC, associé,
Saïgon ; VERSPYCK, fondé de pouvoirs à Saïgon ; WEGEL, fondé de pouvoirs à Saïgon ;
AUREAU, fondé de pouvoirs à Haïphong ; LÉPINE, fondé de pouvoirs à Haïphong ;
[SALLE, agent, Hanoï](#) ; LUNEL, LOAS, PIGKRON, CH. MARTIN, DE GONZAGA, employés,
Saïgon ; GORIOU, employé, Haïphong ; NICOLAS, employé, Haïphong ; RUPPLINGER,
employé, Hanoï.

CHRONIQUE DE HAÏPHONG
(*L'Avenir du Tonkin*, 3 septembre 1927, p. 2, col. 3)

Mariage. — Aujourd'hui, samedi 3 septembre 1927, à 16 heures, a été célébré le mariage de M. Anna Savariacoutly, employé de commerce, domicilié à Haïphong, neveu de M^{me} et de M. S. Arokiassamy, négociant à Haïphong, avec M^{lle} Marie Louise Saint Jean, domiciliée à Saïgon, la gracieuse nièce de M^{me} et de M. Saint-Jean, avocat conseil

à Karikal. Les témoins étaient : MM. Xavier Adiceam, comptable à la maison Denis Frères à Hanoï, et Goch Victor Dubos, fondé de pouvoirs de la maison Sallée [Sallé] à Haïphong.

Nous adressons aux nouveaux époux nos meilleurs souhaits de bonheur.

AU SUJET DES SORTIES DE L'ENTREPÔT FICTIF
(*Bulletin de la chambre de commerce de Hanoï*, 12 novembre 1932)

Reçu le 8 septembre la lettre suivante :

R. M. SALLÉ
100, rue Jules-Ferry
HANOI

Hanoï, le 8 septembre 1932

Monsieur le Président de la Chambre de Commerce, Hanoï

Monsieur le président,

L'Administration des Douanes vient de décider que désormais, les sorties de l'entrepôt fictif ne pourraient avoir lieu qu'à la condition que les droits à payer atteignent un minimum de fr. 250 alors que jusqu'à ce jour, l'on pouvait sortir caisse par caisse, quelle que soit la valeur des droits à acquitter.

Par les temps durs que nous traversons, il me semble que l'Administration pourrait nous aider mieux au lieu que chaque modification soit une charge ou un inconvénient supplémentaire.

Veuillez agréer, etc..

Signé : SALLÉ

(*Annuaire général de l'Indochine française*, 1933)

Salle (R.). — Société Didier Fajolle & Cie de l'Indochine*, Hanoï.

Salle (R.). — Le Secours, Hanoï.

Salle (R.M.). — Haïphong.

Tennis-club haïphonnais
CHALLENGE COUPE GIQUEAUX
(*Chantecler*, 24 avril 1932)

Cette coupe, actuellement détenue par le Tennis Club de Hanoï, et ce depuis plusieurs années, devait être l'enjeu d'un nouveau tournoi de cinq matchs en double le dimanche 10 avril, sur les courts du Tennis-Club de Hanoï.

Les équipes en présence étaient les suivantes :

Pour le Tennis-Club de Hanoï	Pour le Tennis-Club de Haïphong
Samarcq-Baffleuf	Antoni-Anderegg
Barth-Boumengous J	Bernhard-Mawatari

Civadier-Sallé	Fanovard-Soubrier
Creuse-Zitek	Clavier-Vincent
Mlle Thomas-Tisseyre	Tachaires-Stahel
Remplaçants	Remplaçants
Courtonx	D'Etchandy
Dassier	Fauvel

La pluie ayant malheureusement arrêté la première partie avant la fin du premier set, et le mauvais temps persistant ayant empêché toute continuation, ce tournoi a dû être remis à une date ultérieure.

Tribunal de commerce de Hanoï
(*Chantecler*, 23 avril 1936, p. 3)

Candidats

2) Juges suppléants :
Sallé (Raymond), commerçant.

Construction d'un hôtel à l'usage de la Chambre de Commerce de Hanoï
et de la Chambre d'agriculture du Tonkin
(*Bulletin de la chambre de commerce de Hanoï*, 8 novembre 1936)

Le Président met ses collègues au courant des opérations du jury institué pour l'examen des projets présentés au concours d'architecture organisé en vue de la construction, rue Jules Ferry à Hanoï, sur l'emplacement actuel de l'immeuble occupé par la Compagnie, d'un hôtel à l'usage de la Chambre de commerce de Hanoi et de la Chambre d'Agriculture du Tonkin.

Puis, lecture est donné du procès-verbal de la réunion du dit Jury en date du 1^{er} octobre 1936, lequel est approuvé à l'unanimité.

Après quoi, le Président dépose sur le Bureau de la chambre la circulaire n° 17, en date du 14 octobre 1936, une lettre de M. Sallé, commerçant à Hanoi, 100, rue Jules-Ferry, transmettant l'original d'une pétition, en date du 10 octobre, portant 55 signatures et une communication à divers journaux, ainsi que la copie de l'accusé de réception qu'il a adressé le 28 octobre à M. Sallé.

La Chambre, après avoir prie communication des documents qui lui sont soumis et en avoir délibéré, considérant :

.....
Décide à l'unanimité de passer outre à la pétition Sallé du 10 octobre 1936,

Électeurs CCI Hanoï (1940)

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/CCI_Hanoi_electeurs-1940.pdf

Sallé Raymond Commerce en gros 100, rue Jules-Ferry.

Conférences pour la Légion française des combattants

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/LFCVRN-IC.pdf

SOUVENIRS DE VOYAGE ET SCÈNES DE VIE FRANÇAISE EN 1941 (*Le Nouvelliste d'Indochine*, 7 décembre 1941)

M. R. Sallé est un commerçant bien connu et installé depuis longtemps à Hanoï. Il est un des rares Indochinois ayant eu la bonne fortune, après l'armistice, de pouvoir aller en France et d'en revenir. Il a parcouru une grande partie de la zone libre de Janvier à Mai 1941 et a eu l'insigne honneur d'être reçu, en audience particulière, par le Maréchal Pétain.

M. R. Sallé est un Français qui sait voir, retenir et conclure.

Sollicité par ses amis, et surtout par le Chef de la Légion du Tonkin [Barth], il a accepté de faire à Hanoï une conférence sous la haute présidence de l'Amiral DECOUX, Gouverneur Général de l'Indochine, au cours de laquelle il a fait part de ses souvenirs de ce long voyage qui a représenté aller et retour environ 70 mille kilomètres, soit une fois et demie, le tour du Monde.

[Publié par Taupin]

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Taupin_&_Cie-Hanoi.pdf

Son succès a été grand, si grand, qu'il a dû accepter de voir ses souvenirs réunis en une petite plaquette éditée par ma maison Taupin, de Hanoï, et que nous avons le plaisir d'avoir sous la main.

Nous en extrayons quelques courts chapitres : l'arrivée au Portugal, en Espagne, la vie en France et chez le Maréchal Pétain, mais nous recommandons à nos lecteurs de se procurer la plaquette, ils ne le regretteront pas.

L. N.

*

AU PORTUGAL

Le Portugal, actuellement, est une oasis de calme et de prospérité dans l'Europe en feu ; ces avantages ne vont cependant pas sans inconvénient car ce pays a vu se déverser sur lui un véritable flot d'indésirables de tous les pays que l'on estime à plus de 120.000 individus. Les plus riches ont pu, surtout au début, prendre place, à prix d'or, sur les clippers lesquels sont réservés depuis mars aux seuls Américains et Anglais ; d'autres se sont embarqués, aux prix de bakchiches parfois fabuleux, sur les quelques bateaux américains et espagnols faisant le service Europe-Amérique et l'on a vu tel multi-millionnaire tout heureux d'avoir un passage de pont qui lui avait coûté le prix d'une cabine de luxe d'antan ; il reste néanmoins encore au Portugal environ 80.000 de ces malheureux car la plupart ont, depuis de longs mois, vu fondre leur pécule et doivent être secourus par le Gouvernement portugais ; il ne faut donc pas s'étonner si celui-ci est si impitoyable à l'entrée sur son territoire. Au point de vue nourriture, le Portugal n'est privé de rien ; l'exportation du beurre, du lait, de l'huile est interdite ; certains magasins expédient même en France, tant en zone libre qu'occupée, et les colis eux, arrivent régulièrement ; Lisbonne est une plaque tournante d'aviation et il est curieux d'y voir voisiner : Américains, Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, même des Portugais, sans qu'il y ait une quelconque friction ; jamais les avions transatlantiques allemands et italiens n'ont été gênés, pas plus que ne sont interceptés les clippers Amérique-Europe et Lisbonne-Angleterre ; c'est un des mille et un mystères des chancelleries. De Lisbonne partent aussi des lignes portugaises et espagnoles sur Madrid et Barcelone ; une ligne italienne Lisbonne-Barcelone-Gênes et une ligne allemande,

prolongement de celle de l'Amérique du Sud, Lisbonne-Barcelone-Marseille-Stuttgart-Berlin. Ces deux dernières lignes sont interdites aux passagers français.

*
* *
*

EN ESPAGNE

Les Espagnols, que l'on disait féroces et qui le sont d'ailleurs pour ceux qui leur paraissent suspects, furent charmants pour moi ; je crois qu'eux aussi sont de grands calomniés ; tant à la police spéciale, à la Douane qu'au contrôle des changes, et cela aussi bien à l'entrée qu'à la sortie du territoire espagnol, à Madrid qu'à Barcelone, on fut, non pas correct, mais aimable et empressé à me rendre service ; c'est un des rares endroits du monde où un Français est accueilli amicalement ; je ne vous parlerai que pour mémoire de la misère qui sévit en Espagne, c'est pire encore que chez nous et les ruines accumulées par la guerre civile seront longues à être réparées ; en certaines régions, depuis trois mois, on n'avait pas vu un morceau de pain ; à Madrid j'ai pu voir des petits enfants complètement nus allant mendier par un froid [de] 0° ; la plus grande partie de ceux qui savaient lire ont été tués, soit dans un camp, soit dans l'autre ; et dans les gares, par exemple, les employés, étant pour la plupart illettrés, se basent, pour marquer les colis, sur la couleur des diverses étiquettes, il arrive donc quelquefois qu'ils se trompent et il est prudent de suivre ses malles et de vérifier leur lieu de destination car au lieu de Saragosse, elles iraient aussi bien à Valence ; le mieux est de ne pas s'en séparer ; même dans les grands trains, les wagons ne sont pas chauffés, la nourriture y est à base de haricots et d'oranges, celles-ci sont d'ailleurs délicieuses, mais à Barcelone comme à Madrid, dans certains restaurants chics, vous pouvez avoir presque n'importe quoi, mais évidemment à prix d'or.

Deux galas
(*L'Écho annamite*, 8 décembre 1941)

[À l'Eden]

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Saigon-Eden_Cinema.pdf

La Légion Française des Combattants organise, au profit de ses œuvres, à l'Eden Cinéma, le mardi 16 décembre 1941 à 21 heures, sous la présidence de M. le Gouverneur de la Cochinchine, une soirée de propagande de gala.

Cette manifestation comprendra une causerie de M. Sallé, de Hanoï : « Le Maréchal tel que je l'ai vu en France », une importante partie musicale exécutée par l'excellente musique du 11^e R I.C. et la projection de quelques films d'actualités particulièrement intéressants.

Les places — dont le prix, pour cette soirée, a été fixé ainsi : Loges 3 p. : orchestres 1^{re} série 2 p. 50 ; orchestre 2^e série et balcons 1 p. — peuvent être retenues, à partir du mercredi 10 décembre au guichet de location de l'Eden,

[Au Casino]

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Casino_de_Saigon.pdf

Une deuxième séance aura lieu, sur invitations, pour la Jeunesse des écoles, le jeudi 18 décembre 1941, à 15 heures, au Casino de Saïgon.

SOUVENIRS DE VOYAGE
ET

SCÈNES DE VIE FRANÇAISE EN 1941
(suite)
(*Le Nouvelliste d'Indochine*, 14 décembre 1941)

EN FRANCE

Ayant donc quitté Lisbonne le 3 janvier, je suis arrivé le 6 à la frontière française par Cerbère ; indépendamment de quelques frontaliers, j'étais dans le train le seul Français qui regagnait son pays ; à nouveau et enfin pour la dernière fois, police, douane, contrôle des changes, le tout tant Espagnol que Français ; mais je dois indiquer que j'ai trouvé partout des fonctionnaires aimables, serviables, empressés ; même les douaniers, même les gendarmes (que ceux qui peuvent se trouver dans la salle ne m'en veuillent pas) vous aidaient dans les démarches que vous aviez à faire ; on ne m'a même pas fait ouvrir ma malle, laquelle avait été ouverte dix-neuf fois déjà au cours de mon voyage ; d'ailleurs, il me plaît de pouvoir indiquer de suite qu'en France, j'ai trouvé à peu près partout, chez tous les fonctionnaires, un réel souci d'être aimable et complaisant pour les usagers, j'ai même vu fréquemment ce spectacle extraordinaire et qui paraissait impossible autrefois d'un visage amène et souriant derrière un guichet, il aura fallu la Révolution Nationale pour cela ; enfin, après une autre nuit passée dans le train, j'étais le lendemain après-midi à Nice, ayant mis un mois de Manille à la frontière française ; j'ai trouvé alors que c'était beaucoup et je m'étais promis que je rattraperais cela au retour. Hélas, le retour devait s'effectuer lui, en deux mois et demi, après des aventures bien plus graves et qui ont failli, à plusieurs reprises, me priver du plaisir de fouler à nouveau le sol indochinois.

Premier contact avec la vie française... les tickets. À la gare frontière même, on nous délivre des tickets correspondant à deux jours de vivres, pain, viande, matières grasses ; j'avais même eu un ticket de 10 grammes de fromage, car sans ces tickets, qui sont beaucoup plus précieux que des billets de banque, vous ne pourriez rien obtenir, que ce soit dans un magasin ou dans un restaurant ; dans ce dernier établissement, dès que vous avez pris votre place, en même temps que le menu, parfois même avant, on vous apporte des ciseaux, c'est pour couper vos tickets.

Un restaurateur qui servirait un client sans avoir au préalable exigé ces précieux bouts de papier s'exposerait, la première fois, à une amende, la seconde à la fermeture à temps de son établissement ; tout commerçant qui livrerait de la marchandise contingentée sans avoir exigé le ticket au préalable risquerait la même peine ; pour le pain, par exemple, qui était rationné à 240 grammes par jour pour les adultes, si vous avez dépassé votre ration et que vous ayez épuisé votre carte le 25 du mois, ce n'est pas la peine d'essayer de fléchir un boulanger ou un fonctionnaire chargé de la délivrance de ces précieux papiers ; il n'y a rien à faire, aucune excuse, aucune raison, quelle qu'elle soit n'est admise, vous vous passerez de pain les jours qui restent à courir pour atteindre la fin du mois et cela vous incitera désormais pour revenir à une plus grande circonspection ; on est très sévère et l'on a raison, car c'est grâce à cette discipline de fer qu'il a fallu imposer aux Français à grand renfort de sanctions allant jusqu'à la fermeture définitive pour les commerçants fautifs, que la soudure a pu être effectuée.

Mais, durant plusieurs mois, la situation a été tragique ; grâce à ces mesures draconiennes, grâce au labeur acharné de la paysannerie, à la discipline et aux sacrifices de tous unis dans les privations et les malheurs supportés en commun, grâce à [la confiance totale, absolue, qu'a su inspirer le Maréchal à tous les Français](#), la situation alimentaire semble s'être un peu améliorée et la ration de pain notamment a pu être augmentée ; je ne veux pas parler du marché noir car je ne trouverai pas d'épithètes pour flétrir de tels agissements. D'ailleurs, je tiens à préciser que l'immense majorité de ceux qui l'alimentent ne sont pas des Français.

J'ai vu peu à peu, de janvier à mai, époque à laquelle j'ai quitté la France, la situation s'aggraver et dans des régions où le ravitaillement était passable, celui-ci devenir, au fur et à mesure que les semaines passaient, aussi mauvais qu'ailleurs ; presque partout, la base de la nourriture était le topinambour, le rutabaga, le céleri, la salade. Ah ! la salade ! Heureusement qu'il n'en manquait pas. Avoir une carotte ou un navet ou un poireau était un tour de force, deux pommes de terre, un rêve poursuivi en vain durant parfois deux mois ! Il faut faire [la] queue pour à peu près n'importe quoi tant il y a peu de chose à acheter. Souvent, j'ai interrogé une de ces nombreuses personnes faisant la queue, laquelle s'allonge parfois sur 150 mètres : « Que vend-on là-bas, s'il vous plaît », et l'on m'a fréquemment répondu : « Je ne sais pas, mais c'est sûrement quelque chose ; alors je risque ma chance ». Ah ! ce n'est pas le moment d'essayer de prendre un tour de faveur, il vous en coûterait.

Il ne s'agit pas, en effet, d'une plaisanterie et une femme qui est debout sous le froid et dans la nuit (car elle est là depuis 5 heures du matin) pour attendre un problématique poireau, est, à 10 ou 11 heures, d'une humeur assez susceptible ; vous devez être inscrit chez tous vos fournisseurs, chez un boucher, un boulanger, un charcutier, un épicier, un comestible, un marchand de vin, un marchand de charbon, etc.

Une fois que vous l'avez choisi, vous ne pouvez en changer pour aller chez un autre ; si votre fournisseur, le boucher par exemple, manque de viande le jour avec viande, eh bien, vous attendrez un jour meilleur mais vous ne pouvez aller chez un concurrent ; vous avez chez ces fournisseurs un numéro et vous passez ainsi à votre tour, si, ce jour-là, le stock est épuisé avant que vous n'avez été servi, ce sera pour une autre fois.

Et il n'était pas rare — je souhaite, et j'espère que cela se soit amélioré depuis, de voir revenir vers midi — car il faut être rentré à l'heure, le gaz n'étant fourni que durant une heure seulement, des ménagères avec leur panier à provisions vide ; alors on fait vite cuire une salade car il n'y a jamais, hélas ! de reste du repas précédent. On a comme deuxième plat une autre salade, au vinaigre, l'huile est une denrée que l'on a connue dans des temps révolus et aussitôt pris ce repas plantureux, on repart faire la queue avec l'espoir d'être cette fois-ci plus heureux.

J'ai dit que l'on faisait la queue partout, même pour le tabac et les cigarettes, mais là on ne voit que des hommes car, en France, les femmes n'ont pas le droit de fumer, tout au moins elles ne sont pas autorisées à acheter tabacs ou cigarettes. Pour permettre à ceux qui travaillent de pouvoir s'approvisionner, les marchands de tabacs ouvrent à 6 h. 30 du matin ; depuis longtemps, la queue est organisée et en une heure, une heure trente au maximum il n'y a plus rien.

Si l'on n'a pas été servi, on tâchera de se lever plus tôt le lendemain matin afin d'être parmi les élus ; il faut une carte pour acheter une paire de chaussures, si vous en avez deux paires, on vous délivrera un bon pour un ressemelage si le besoin s'en fait absolument sentir, mais pour avoir un bon pour une paire de chaussures, il vous faut justifier que vous n'en possédez qu'une seule et unique paire et qu'elle est en mauvais état ; il n'y a donc pas foule dans les magasins de chaussures mais on y vend la chaussure en bois.

Il ne peut y entrer que du bois et du ruban et certains modèles, assez coquets, ou tout au moins tarabiscotés, en provenance des magasins réputés, se vendent jusqu'à 350 et 400 francs ; quant aux magasins d'habillement, il y règne le grand silence. On peut dire que les seuls clients sont ceux qui viennent faire ajuster leurs complets en raison de leur amaigrissement ; dans les calés, bars, il y a les jours avec et sans alcool, tout ce qui est anis, pernod, pastis est supprimé. Les jours sans alcool, on boit du vin, du muscat, du frontignan ; le café, baptisé café national et dans lequel il entre un peu de tout, même du café, est interdit de 15 à 19 heures.

Les cinémas eux, ne désemplissent pas ; c'est, en effet, sauf à Nice où vous avez quelques orchestres, quelques concerts, où les casinos sont réouverts [*sic* : rouverts], les seules distractions ; quelques troupes genre cabaret montmartrois, «Coucou» et

« Théâtre de 10 heures » d'occasion font des tournées, dans le Midi de la France notamment et jusqu'en Algérie. La meilleure humeur ne cesse d'y régner et la scène ou le couplet patriotique n'y est jamais oublié ; on y vient pour essayer de rire de ses malheurs et les sempiternels couplets sur Mistinguet, Léon Daudet ou Sacha Guitry sont remplacées par le rutabaga national, le poireau démocratique et le topinambour familial ; on n'a même pas le droit de blaguer nos invités car ceux-ci sont susceptibles et ne comprennent pas la plaisanterie.

Ce n'est plus avec sa concierge ou le secrétaire du syndicat qu'il faut être en bons termes, mais avec le garçon-boucher, son épicier et son marchand -de charbon ; ce sont eux actuellement, ce sont eux qui ont détrôné, dans les rêves des jeunes filles, les aviateurs d'autrefois ; c'est qu'en effet, lorsque vous avez droit à 90 grammes de viande, y compris l'os, il est préférable d'avoir le moins d'os possible, même s'il est à moelle.

Autre chose, il est formellement interdit de fumer dans tous les cinémas et il ne s'agit pas d'enfreindre la consigne : un agent de police, moyennant une petite contravention de 10 francs, vous rappellera que le règne de la licence est terminé ; le port du short féminin est formellement interdit, aussi bien en ville que sur la plage et une contrevenante n'aurait pas une amende mais irait directement en prison. Dans certaines régions de la côte, à Nice notamment, même le pantalon long n'est toléré que si celle qui le porte est à bicyclette.

Sauf sur la-Côte, vous avez encore partout l'éclairage de guerre ; cinémas, cafés, tous établissements publics doivent être fermés à 11 heures du soir, à minuit de Marseille à Nice ; les trams fonctionnent très régulièrement ; ils sont naturellement bondés puisque c'est presque le seul mode de déplacement ; presque tous sont express et, en dehors des grandes lignes, les départs ne sont pas fréquents ; lorsqu'on prend le tram à son point de départ cela va encore et vous pouvez avoir une place assise à condition d'arriver une heure ou deux avant le départ, mais vouloir le prendre en cours de route est un exercice de haute école où il est prudent d'avoir peu de bagages et de n'être pas trop chargé de famille ; les trains étaient chauffés lorsque la température descendait au-dessous de + 5°.

La Légion des Combattants (L'Écho annamite, 19 décembre 1941)

Saigon, 18 déc. — Après la soirée de propagande organisée le 16 à l'Eden et qui connut un succès éclatant, l'Union cochinchinoise de la Légion des Combattants et des Volontaires de la Révolution Nationale a organisé une matinée au Casino de Saïgon spécialement destinée aux enfants des écoles.

La causerie de M. Sallé, parfaitement adaptée au tempérament des jeunes, fut hachée de nombreux applaudissements par les enfants et le public enthousiastes.

Après la présentation des films sur les voyages du Maréchal en province, cette matinée se termina par la *Marseillaise* (couplet du Maréchal repris en cœur par toute l'assistance debout qui acclama longuement, avant de se séparer, le nom du Maréchal).

En résumé, excellente manifestation à montrer aux jeunes de Saïgon, dont, plus que jamais, les mots d'ordre, comme, d'ailleurs, ceux de tous les Français d'Indochine, doivent être : Un seul Chef : Pétain, Un seul Devoir : Obéir, Une seule Devise : Servir.

Le gouverneur de la Cochinchine, l'amiral commandant la Marine en Indochine et le général commandant la division Cochinchine-Cambodge s'étaient fait représenter.
(Arip)

SOUVENIRS DE VOYAGE
ET
SCÈNES DE VIE FRANÇAISE EN 1941
(suite et fin)
(*Le Nouvelliste d'Indochine*, 21 décembre 1941)

UN COMMERÇANT DU TONKIN
À VICHY ET CASABLANCA

DE PÉTAÏN À LYAUTEY

Extrait d'une causerie faite à Hanoï par M. R. Sallé
(*L'Écho annamite*, 10 décembre 1941)

L'Arip nous a donné, en son temps, un compte-rendu succinct de la conférence faite par M. Raymond Sallé, au grand amphithéâtre de l'Université Indochinoise, à Hanoï (Tonkin).

Cette causerie a obtenu un si beau succès que l'Imprimerie Taupin a pris l'initiative de la reproduire en brochures et qu'il est question, pour l'auteur, de la répéter de vive voix à Saïgon.

Nous sommes heureux de saisir l'occasion pour servir en primeur à nos lecteurs un des plus intéressants passages de cette conférence, celui où M. Sallé évoque les magnifiques figures des maréchaux Pétain et Lyautey.

N.D.L.R

Le cœur de la France est maintenant à Vichy ; c'est là que sont centralisés les grands Ministères, certains étant toutefois représentés à Paris par une partie de leurs services. Le ministère de l'Intérieur est au Grand Casino, les services de police qui en dépendent sont dans un autre immeuble. Le Ministère des Finances est à l'Hôtel Carlton, les Colonies, coïncidence curieuse, sont à l'Hôtel Britannique, l'Aviation, la Marine occupent d'autres Hôtels, dont je ne me souviens plus des noms, je n'avais rien à y faire ; les hôtes de marque sont reçus à l'Hôtel des Ambassadeurs ; c'est là également qu'était installée la questure de la Chambre des Députés et du Sénat ; cette survivance falote .et inutile du régime disparu a, depuis mon départ, été supprimée , mais le cœur et le cerveau de la France sont à l'Hôtel du Parc.

Je ne vous présenterai pas l'immeuble ; je m'adresse à un public dont presque tous les membres sont allés faire une ou plusieurs saisons à Vichy. De chaque côté de la porte d'entrée, se trouve une sentinelle immobile, et c'est, pour une unité, un grand honneur que d'être autorisé à prendre la relève pour 24 heures ; bottée, casquée, avec les gants blancs à longs crispins, notre nouvelle armée a belle allure ; des sous-officiers circulent dans le grand hall et vous guident, la porte franchie, dans le fond de la pièce où, derrière plusieurs bureaux, des gendarmes et des gardes mobiles vous font remplir des fiches. Vous avez, à droite, le majordome chargé de veiller sur le personnel d'entretien de l'hôtel ; à gauche, l'ascenseur qui emmènera les élus.

Vous mettez sur la fiche que l'on vous présente votre nom, votre qualité, vous indiquez la personne que vous désirez voir, et aussi brièvement que possible, l'objet de votre visite ; muni de cette fiche dont un double reste au bureau, un garde va téléphoner à la personne intéressée ; durant cette attente, vous êtes conduit dans une petite pièce, beaucoup trop petite en général pour contenir tous les postulants. J'ignore si cela était fait exprès mais je n'y ai jamais vu plus de six chaises et pour quelques uns, l'attente est parfois longue. Donc au bout d'un certain temps, on vous appelle et vous

apprenez soit que vous pouvez monter de suite, soit d'attendre un peu, soit que l'on vous fixe rendez-vous pour le lendemain à une heure déterminée. Dans ce dernier cas, vous conservez votre fiche, qui vous servira de coupe file ; si vous êtes admis à monter, il faudra montrer patte blanche avant de prendre l'ascenseur ou d'atteindre l'escalier.

Au 1^{er} étage, sont divers services, notamment l'Information ; au second, sont les Affaires étrangères, et dans la pièce d'angle, le cabinet du Vice-Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères, M. l'Amiral Darlan ; enfin, au 3^e étage, sont les services spéciaux, notamment les Cabinets militaire et civil, et dans la pièce superposée à celle de l'Amiral Darlan, le bureau du Chef de l'État français, M. le Maréchal de France Philippe Pétain ; la pièce est sobre et n'a rien des immenses bureaux où certains Chefs d'État aiment à recevoir.

N'oublions pas que tous ces bureaux sont d'anciennes chambres ou des salons d'hôtel qui n'ont guère subi de modifications pour leur emploi nouveau. Assis derrière son bureau, dans le costume de drap de coupe militaire que ses photos ont popularisé et sur lequel brillent seulement les sept étoiles des manches. L'accueil est simple et paternel, la voix est lente, les gestes mesurés et rares, mais les yeux sont lumineux. Je ne cache pas que, durant les quelques minutes où j'ai eu l'honneur d'être en face de notre Chef, j'étais vraiment ému et je ne me souviens que de ses yeux.

Après les quelques phrases que j'ai déjà mentionnées lors de ma précédente causerie, il a bien voulu signer lui-même le reçu du versement que j'avais fait, en faisant précéder sa signature du mot : « Merci ». J'ai pu sauver cet autographe des mains des Anglais, lors de mon arrondissement et des interrogatoires et des fouilles qui s'en sont suivies ; je leur avais soigneusement caché la signature ; j'ai pu également sauver une photo du Maréchal en civil en leur disant que c'était une photo de mon père, mensonge éhonté qui me sera sûrement pardonné ; j'ai, d'ailleurs, dû mentir souvent au cours de mon voyage. Puis, encore tout étourdi de ma bonne fortune, j'ai cédé la place à un visiteur beaucoup plus important que mon humble personne, c'était le Général Huntziger.

Les visiteurs de marque sont reçus, les grandes réceptions ont lieu au pavillon Sévigné où demeure le Maréchal ; j'ai également pu l'apercevoir une fois, en avril, en civil, coiffé d'un feutre souple, faisant une petite promenade, suivi l'assez loin par de fidèles anges gardiens : mais l'adoration d'un peuple est sa meilleure garde.

Parfois, le dimanche, il va à la messe à l'église Saint Louis de Vichy, et cette petite église prend alors les allures d'une cathédrale métropolitaine ; le clergé lui rend les honneurs royaux et tout le chapitre vient le recevoir sur les marches de l'église et le même cérémonial se renouvelle à la sortie ; c'est là que j'ai vu, sur la petite place que nombre d'entre vous connaissent, des hommes et des femmes à genoux dans la boue, pleurer sur le passage de celui que nous pouvons, Français, appeler notre sauveur.

Parfois aussi, accompagné l'un simple officier d'ordonnance, il va entendre la messe dans une humble église de campagne des alentours et vous devez juger de la stupéfaction du curé et de ses fidèles lorsqu'ils reconnaissent parmi eux ce vieillard en civil qui, après avoir, la messe finie, caressé les enfants, repart aussi simplement, aussi discrètement qu'il est venu,

Quant à M^{me} la Maréchale, c'est la discrétion même. Que se soit à Vichy, pavillon Sévigné, ou à Villeneuve-Loubet, dans la propriété que le Maréchal possède près de Nice, elle demande à passer inaperçue, à l'abri des ovations et des curiosités des Français. Ce n'est pas être indiscret que de vous dire ce que certains de vous savent peut-être déjà, que le Maréchal a pu réaliser, à plus de 60 ans, un rêve de jeunesse ; en effet, alors qu'il était jeune Lieutenant et qu'il ne pensait guère, sans doute, aux hautes destinées qui devaient être siennes un jour, il avait distingué et choisi dans son cœur une jeune fille, alors d'une situation sociale élevée et à qui son origine modeste, son avenir sans vastes horizons lui interdisait même d'aspirer ; fidèle à ce souvenir, il ne s'est jamais marié ; après la Grande Guerre, le petit Lieutenant inconnu, étant devenu le

vainqueur de Verdun et Maréchal de France, retrouva son amour d'autrefois, dont les hasards de la vie avaient fait une veuve, et put alors l'épouser.

Autre trait de ce premier mariage, M^{me} la Maréchale avait, a toujours d'ailleurs, un fils, qui fit toute la dernière guerre comme Sergent du Génie, et ce ne fut qu'à la démobilisation que son Commandant de Compagnie apprit, avec la stupéfaction que l'on devine, que ce sergent qui était resté perdu dans la foule anonyme n'était autre que le beau-fils du Maréchal de France. Ce simple petit fait serait affaibli par le moindre commentaire.

Je devais repartir en février, puis au dernier moment je dus prolonger mon séjour et demandai à reculer mon départ d'un mois, ce qui me fut accordé par la P. A. A. Mais lorsque, quelques semaines après, je demandai mes visas espagnol et portugais, ils me furent refusés, la Compagnie américaine ayant, début mars, annulé sans avis tous les passages pour ceux qui n'étaient ni Américains ni Anglais ; je perdis du temps à vouloir discuter, puis à demander une places sur un bateau américain ou espagnol où l'on me promettait un passage.. peut être en septembre ; dans mon désarroi et mon séjour en France s'éternisant à mon gré, j'obtins enfin une place sur un bateau français, qui allait transporter à La Martinique, d'où ils re joindraient les E.U, environ 700 Juifs expulsés ou refoulés de France ; c'est à peu près le seul fret que la France exporte actuellement.

Après avoir été retardé plu sieurs fois, je quittai la France le 6 mai à bord du *Winnipeg* qui, par Oran, Gibraltar passé sans le moindre incident, nous mena à Casablanca, où nous restâmes trois jours ; j'en profitai pour visiter la ville et aller à Rabat. La ville de Casablanca est fort belle, le Maroc a eu la chance d'avoir un chef qui savait voir grand, qui a su prévoir l'avenir et qui savait se faire obéir.

Notre œuvre au Maroc nous permet d'être fiers d'être Français ; comme par hasard, ce résultat nous ne le devons qu'à un homme, le Maréchal Lyautey, qui repose dans un petit mausolée, au milieu des fleurs, dans les jardins de la Résidence de Rabat, ville au charme prenant ; à la porte veille, immobile, une sentinelle de la Garde noire du Sultan, suprême hommage rendu par nos protégés à celui qui dort de son dernier sommeil dans cette terre marocaine qu'il a tant aimée et où il aura connu, après les joies du succès couronnant ses efforts, la goujaterie et la muflerie d'un régime qui ne lui pardonnait pas sa grandeur

Saïgon
LE GALA DE LA LÉGION
(*Le Nouvelliste d'Indochine*, 21 décembre 1941)

À l'appel de la Légion, l'*Eden* était, mardi soir, entièrement comble pour la soirée de Gala de propagande, sous la présidence de M. Rivoal, Gouverneur de la Cochinchine.

Au programme, l'intérêt se portait avant tout sur la conférence que fit M. Sallé et dont *Le Nouvelliste* a donné déjà plusieurs extraits.

La conférence a duré une heure, et, pour les auditeurs, ce fut un recueillement avide coupé parfois d'applaudissements chaleureux. À la fin de cette conférence, toute la salle avait retrouvé la belle ambiance patriotique et émotive qu'avait révélée la première soirée de Gala donnée au Théâtre de Saïgon avec le concours de M. Taboulet et Duval.

Une vibrante « Marseillaise » jouée par la musique de 11^e R. I. C. accentua encore la ferveur patriotique des assistants.
